

« Le village de Vongnes était loin alors, en 1464, de ressembler à ce qu'il est aujourd'hui. Le château, bâti en 1689, par la famille de Tricaud, et acquis par mon père, n'existait pas. Le vieux manoir dont on voit encore les fenêtres en croix et le blason de Savoie, se trouvait au milieu du village. Deux tours s'élevaient au matin; la façade au couchant, étroite et surmontée de machicoulis et de poivrières, donnait sur la rue du village. Une terrasse élevée servait d'entrée du côté de l'avenue; l'église était à quelques minutes du château.

« On retrouve les mêmes noms qu'à cette époque parmi les habitants du village; les Jaillet, les Maniglier, les Rey, les Brunel-sans-Souci existent encore. Les familles ont résisté aux orages, aux révolutions, qui ont depuis changé des royaumes, morcelé des provinces. Ainsi, lorsque des palais s'écroulent, que les rois sont atteints par les révolutions et que tout change dans un pays, l'humble aubépine, la modeste violette continuent de fleurir à la même place, et une frêle plante est plus durable qu'un trône et qu'un palais. »

Il est facile de deviner que le livre ne finit point ici. Malgré ses terribles blessures, le blessé n'est point mort. Dans son désir de vivre et d'être heureux, il fait vœu, s'il en réchappe, et aussi pour expier le crime de son frère, d'aller en pèlerin à Jérusalem et d'y prier pendant deux ans, humble et inconnu, au saint Tombeau. Le ciel l'exauce. Des paysans lui donnent des soins, il se rétablit, part pour la Palestine, est fait prisonnier, est maltraité par un maître cruel, ne peut donner de ses nouvelles, et gémit, pendant deux années, en songeant à sa belle fiancée qu'il désespère de jamais revoir.

Qu'il passe à travers la joie ou les larmes, le temps